



Sur *Les Jumeaux solitaires* de Marcel Spada

On surprend comme un or natif en lisant le premier livre d'un poète. Celui-ci, *Les jumeaux solitaires*, parut dans une collection intitulée « Jeune prose » des éditions Gallimard au début de l'année 1960, voici donc cinquante ans en 2010.

Je ne me lasse pas de considérer la force du texte d'ouverture, « Première désincarnation provisoire¹ ». En quelques lignes est fixé le climat onirique de ce recueil, digne d'un fantastique à la Magritte mâtiné peut-être de Salvador Dali – mais avec une restriction de champ visuel plus proche des plans rapprochés du surréaliste belge que des vastes espaces souvent peuplés de créatures à foison par le peintre de Cadaquès.

Les personnages présents dans cette suite de courts récits, regroupés d'ailleurs en quatre parties, sont nommés sur la quatrième de couverture : « Vladimir (qu'il ne faut pas écrire avec un double V), une femme qui est foraine, Marana qui a l'âge d'une nymphette, et un chien, voilà qui habite la roulotte où l'étranger – qui est le narrateur – rencontre ses obsessions sédentaires et ses humeurs vagabondes. » Quatre humains donc, et un chien emblématique, avec les chevaux traînant la roulotte, de l'existence errante de leur petite troupe, vouée, au gré des épisodes, à du théâtre ambulant ou à des exercices de cirque.

Bien que des tendances se fassent jour dans chacune d'elles – I, découverte du mystère féminin ; II, la vie de saltimbanques puis mort et résurrection de Vladimir ; III, le narrateur séduit par la « nymphette » ; dans un pays en guerre, combats et désertion ; IV, désaffections,

désillusions, le narrateur quitte la troupe – nous sommes bien en peine d'identifier avec précision l'argument de chaque partie, et encore plus de chacun des vingt-cinq textes dont l'ensemble est composé. La narration se livre ici complètement aux aléas de l'écriture, au surgissement, à travers celle-ci, de stupéfiantes images qui semblent remontées directement de l'inconscient, comme l'attesterait cette phrase conclusive du deuxième récit : « ...j'eus les songes les plus simples, ceux qu'un marteau monotone tire du mur creux de la nuit. »

C'est dire que les « petits poèmes en prose » de Marcel Spada dans cet inaugural recueil sont constamment transgressifs (au sens freudien du terme). « La femme du bateleur ² [...] m'ouvrit tout le mystère du pelage féminin », avoue le narrateur qui prend la place de l'époux, mais avec l'approbation de ce dernier : « Le bateleur, tandis que nous brisons et rejetons le moule de chaque étreinte en chercheurs insatisfaits, conduisait les bêtes châtrées de l'attelage. » S'est-il parfois immiscé en tiers dans les jeux du couple formé par sa femme et l'« homme de trente ans »³, évidemment plus jeune que lui ?

La sensation d'un sexe dru et tenace, même si elle n'était pas illusoire (dans l'obscurité tout témoignage se chargeait de complaisance) ne prouvait pas absolument mon intégrale virilité. Une larme au coin de l'œil me taquinait comme un doute. J'eus l'angoisse de nos mêlées passées où, à mon insu, un Vladimir moqueur m'avait donné le change.

Un autre sujet de trouble est la présence de la jeune fille. Dans cette page admirable le narrateur exprime une autre division de sa personnalité et une tentation à laquelle il paraît bien avoir cédé dans les troisième et quatrième parties :

La fille, levant les bras, déchaîna une pluie de comètes pour se protéger. Prenant par la main sa mère, elle la fit virevolter avec elle, tantôt se ressoudant avec son origine, tantôt la repoussant à bout de bras. La jeune pousse aimantait mon regard tandis que ma chair obscure continuait à haleter pour la femme du bateleur dont chaque pas devait entrouvrir les lèvres du sexe. L'autre, la magnétique, restait l'amande à jeune écorce, un peu de glace sur les seins, de prudence sur le pubis.

J'aurais voulu prendre la chair ancienne comme un manteau qui attiédit les jeunes vierges dures. Sans le savoir, sans me le dire, j'aurais atteint l'intacte à travers la pulpe maternelle et, au dernier moment, j'aurais osé l'ingratitude et arraché le manteau d'hiver, telle une peau de bête froide. La fille aurait tremblé de se croire encore chrysalide, inconsciente du changement.

Malgré le sang d'hymen sur les cuisses dénudées deux grands yeux d'impubère m'auraient accusé d'avoir forcé l'aurore d'une impatience pire que le soleil ⁴.

Il est vrai aussi que Vladimir, le père présumé de Marana, a dû manifester une certaine propension à l'inceste. Ainsi se rencontrent au fil des textes, d'une façon plus ou moins ouverte et donc plus ou moins voilée, des transgressions de nos tabous majeurs en matière de sexualité, d'autant que l'« amour fou », qui justifiait, avec son caractère d'absolu, l'Eros surréaliste des années 30, n'est pas au rendez-vous des pulsions évoquées par Marcel Spada en analyste compétent des errements de la libido. Son livre pourrait bien prendre place, si son déchiffrement en était plus aisé, dans nos modernes collections libertines, qui ont pignon sur rue (si j'ose dire) aux rayons de nos grandes surfaces culturelles.

Mais telle est l'expression poétique de notre auteur qu'elle impose sa priorité, non pas au détriment du récit mais en ajoutant à celui-ci les révélations de son constant dynamitage. Les transgressions affectent également logique et chronologie narratives, par exemple lorsque le comparse Vladimir meurt soudainement « sans mise en scène », mais se trouve ressuscité, deux « chapitres » plus loin, sous la forme du ressemblant Vladi, appellation diminuée d'une syllabe, ainsi que l'homme diminué d'un bras. Selon le titre donné au deuxième récit de la quatrième partie : « Anacrouse » – mot qui désigne une syllabe initiale non prise en compte dans la mesure d'un vers ou encore des notes qui précèdent le premier temps fort d'un rythme – l'auteur s'ingénie à soustraire à notre subreptice désir de continuité dramatique les éclairages qui nous permettraient de comprendre les motivations des acteurs du drame, l'antériorité de leurs dispositions psychologiques ou le déroulement de leur vie selon un axe temporel reconnaissable.

Or rien de tout cela n'est respecté. Nous sommes bien dans l'univers du rêve, comme je l'affirmais au début de cette courte étude – et sous l'emprise, nocturne, des illogismes propres à ses inventions. Où sont les « jumeaux solitaires » d'un titre aux suggestions d'oxymore ? Sont-ils une allusion au dédoublement des personnages : narrateur partagé entre les féminins principes, mère et fille placées l'une en miroir de l'autre, bateleur ambigu mort et vivant ?

La lecture de ces textes comporte d'innombrables virtualités. C'est même la seule loi de leur fascinante création. Aussitôt qu'il en a besoin, le narrateur convoque des spectateurs ou les annule, fait débouler sur une piste de cirque le bestiaire abondant d'une ménagerie absente, fait exécuter à Marana des cabrioles sur des montures inexistantes. A la fin, dans « Le livre, mais illisible »⁵, le voici qui ranime

les morts : « Sur la route les cadavres dormaient depuis la fin des guerres. Je les giflai, ils se frottèrent les yeux, un peu confus de leur sieste à grosses mouches. »

Tels sont les pouvoirs du verbe : donner à voir, au-dessus des abîmes de l'être, la puissance de nos instincts d'amour et de mort à travers le spectacle incessamment renouvelé de la vie, correctement métaphorisée ici par le voyage de nos saltimbanques, dont il faut s'abstraire finalement pour commencer d'écrire : « Peu après, la roulotte me dépassa. En la saluant, ultime rosée matinale, je recueillis le rire moqueur de la jeune fille perchée. »

Tels furent les percutants débuts de Marcel Spada en poésie.

André UGHETTO

NOTES :

¹ Ce texte d'ouverture, « Première désincarnation provisoire », est publié à la suite de notre article.

² Titre de ce deuxième petit récit.

³ Sixième récit « Entre mère et fille ».

⁴ *Ibid.*

⁵ Titre du dernier texte.

EXTRAIT

Première désincarnation provisoire

– Entrez, entrez, me dit le bateleur. On n'attend plus que vous.

En fait on n'attendait que moi. Et, assis au milieu de la baraque foraine sur une chaise sans pieds mais qui restait plaquée sous mes fesses grâce à la force répulsive d'un cercle tracé sur le sol, je vis le rideau se soulever, une femme entrer, petite bourgeoise en chapeau, un peu désorientée, qui pressa le pas vers l'issue d'en face sans pouvoir me dérober l'œil suspendu à son oreille au bout d'un fil d'argent – un œil (notons-le) stupéfait de me voir coudé sur la chaise invisible.

– Une autre, criai-je.

Elle avançait en rampant sous un monceau de feuilles. Sa tête nue dépassait la charge et je n'osais la soulager de cette hypocrisie végétale de peur de découvrir sur un corps apparemment sans voiles un grossier vêtement de pudeur. D'ailleurs j'étais cloué sur ma chaise – d'ailleurs je regardais derrière moi la troisième femme qui arrivait en riant très fort (non, je ne l'entendis pas, elle était murée dans du verre, mais ses traits épanouis, convulsés, proclamaient l'allègre vacarme de son esprit). Sa robe à facettes miroitantes déformait si grotesquement mon image que je crus découvrir un homme-enfant dans son ventre.

Alors je regardai le ciel si tranquille depuis la mort de Dieu – moins qu'on ne le croirait puisque la femme, la quatrième, plongeant du haut plafond de toile évitait des trapèzes fictifs et, avant de se rompre les os, retombait sur ses jambes, se mettait à vibrer sur place dans l'enivrement giratoire des toupies.

– D'autres encore !

Elles jaillirent du sol (si peu de glaise encore sur leurs pieds nus) puis, bondissant par files, se substituaient à la baraque en solides cloisons de femmes, mon siège même se féminisa, le sol de terre battue devint un épiderme nacré rose. Moi, soudain violé et boursoufflé de mamelles géantes, de croupe vénusienne, imberbe, le timbre aigu, je vis, terrorisé, le bateleur me regarder réjouï, la tête plate comme un serpent fabricant de femmes.

Je lui donnai la plus petite pièce que j'avais en poche.

– Et pour ce prix-là, me dit-il vexé, vous en voudriez de véritables !

Il me cachait mal la légitime épouse, derrière la roulotte, qui surveillait la soupe et ne me voyait pas.

Marcel Spada, *Les jumeaux solitaires*,
© Gallimard, Coll. Jeune prose NRF, 1960, p. 9-11